

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

SOLIDARITÉ



L'A.D.I.R., créée par des internées qui avaient échappé au départ vers l'Allemagne, pour leurs amies déportées, est plus qu'une manifestation de solidarité et d'imagination.

A notre retour de prison ou de camp, nous parlions fort peu de ce que nous venions de vivre, sinon pour en dire que c'était une expérience incommunicable... et simultanément nous en voulions un peu "aux autres" de ne pas comprendre la profondeur de notre épreuve.

Peu à peu nous sommes sorties de notre silence, confidences d'abord puis, surmontant notre pudeur, nos difficultés à nous exprimer, poussées par notre souci de témoigner auprès de nos proches, de jeunes ou d'un public plus large, nous avons fait l'effort de sortir de notre réserve. L'écoute est devenue plus attentive, des deux côtés la distance entre "les autres" et "nous" se rétrécit : les récits écrits et oraux se font plus abondants. Certes, quelque peu revus par le temps car nous ne sommes plus les mêmes qu'il y a quarante ans et notre appréhension aussi bien de notre action dans la Résistance que de notre vie de prisonnière s'est transformée.

Nos sentiments eux-mêmes ont-ils changé ? Je crois que rien n'est statique dans la vie et que dans le domaine de l'affectivité il en va comme dans celui de la personnalité. Les petites "familles" constituées au cours des mois de captivité par affinités et par vécu commun, déjà endeuillées en Allemagne et, depuis, toujours plus clairsemées, sont malgré tout bien vivantes ; souvent élargies au niveau des convois, d'où le succès croissant des déjeuners, des "57 000" par exemple ou des Kommandos. D'autres amitiés sont nées au fil des ans car l'A.D.I.R. est un lieu de rencontres, et j'ose dire de rencontres privilégiées. Mais c'est à l'échelle de l'association tout entière que se situent ces liens fondamentaux faits d'une solidarité

(suite p. 7)

La presse clandestine

Nous avons le plaisir de vous présenter l'excellente étude d'un élève de terminale du lycée militaire de Saint-Cyr-l'Ecole, Frank Martinez, qui a obtenu un premier prix au Concours départemental de la Résistance et de la Déportation (1987).

"Quiconque aura distribué ou confectionné des tracts sera passible des travaux forcés, de la peine de mort pour les cas les plus graves." Les nazis, dont l'idéologie s'est imposée grâce à la propagande, ont toujours accordé un rôle important aux moyens de communication pour établir leur "nouvel ordre mondial". Il leur fallait un peuple servile gagné à leur cause. Face à cela, les résistants ont utilisé la presse et la radio comme moyens de cristalliser les aspirations à la liberté de nombreux Français qui avaient du mal à se remettre de la défaite de mai 1940, aussi violente que soudaine.

Dès l'armistice de juin 40, les Allemands ont pris en main les moyens de communication du pays. En zone Nord, 350 journaux passaient sous leur censure et leur contrôle. *L'Œuvre*, naguère expression du plus pur radicalisme, est rédigée maintenant par Marcel Déat dans le meilleur style national-socialiste. Un quotidien allemand, le *Pariser Zeitung* s'étale en bonne place dans les kiosques. La presse quotidienne est lue surtout pour ses renseignements pratiques, alimentaires : tickets qui seront honorés, formalités nouvelles, et aussi pour les spectacles et la rubrique des courses.

Le public des hebdomadaires est mieux servi. Abstraction faite de leur contenu idéologique, *La Gerbe* et *Je suis partout* sont des organes de bonne tenue journalistique. Le premier reprend en partie le titre d'un ouvrage, *La Gerbe des forces*, publié en 1937 par le plus connu de ses fondateurs, Alphonse de Châteaubriant. *La Gerbe* est d'une belle tenue littéraire, son "engagement" désintéressé, d'inspiration philosophique plutôt que d'allure polémique. Le cas de *Je suis partout* est bien différent, il a été fondé avant la guerre par une équipe d'extrême-droite où foisonnent les talents. Parmi ceux-ci se détache le nom de Robert Brasillach, ancien normalien, romancier, essayiste, poète et, malheureusement pour lui, armé aussi d'une plume acérée de pamphlétaire mise au service d'une cause en laquelle il croit, pour laquelle il mourra.

Faisant concurrence à la vieille *Illustration*, les occupants éditent *Signal*, un grand hebdomadaire abondamment illustré. Radio-Paris, malgré le talent de polémiste d'un Jean Hérold-

Paquis (il sera finalement fusillé) n'a pas plus d'influence que la presse écrite.

La presse de Paris s'était repliée sur ordre, le 10 juin 1940. Certains organes ont reparu en zone libre, parallèlement à la presse régionale : *Paris-Soir*, *Le Temps*, *Le Figaro*. La liberté de la presse est toute relative. La censure veille à ce que l'on ne déplaie pas aux Allemands ; les homélies du Maréchal doivent figurer en bonne place. Ces journaux jouent honorablement leur partie. On y trouve parfois les communiqués britanniques. Certains se saborderont au moment de l'envahissement de la zone sud. Jusqu'à cette date, les lecteurs aisés soucieux d'objectivité se procureront presque toujours la presse suisse. Certains numéros du *Journal de Genève* se vendront 100 francs.

Mais la plupart des journaux sont sous le contrôle direct de la propagande nazie (Goebbels) et les thèmes de la résignation, de la victoire allemande bénéfique, du mythe Pétain, de la collaboration, d'un antibritannisme féroce sont omniprésents... Mais de plus en plus, le soir, toutes portes closes, dans l'une et l'autre zone, c'est l'heure de la B.B.C. Car 1941 voit se produire deux événements qui vont basculer l'avenir : la guerre germano-soviétique et l'intervention des États-Unis.

La première condition d'une action concertée et, par suite, plus efficace était l'établissement de liaisons durables et solides entre la Résistance clandestine et la Résistance extérieure, celle-ci servant de trait d'union avec les Alliés. La radiodiffusion qui, par les ondes de la B.B.C., avait tant contribué à remonter le moral des Français, joua ici un rôle inattendu qui en fit une des armes originales du second conflit mondial.

Elle fut un excellent outil, et un outil neuf, pour communiquer les consignes d'action soit aux résistants de l'intérieur, soit aux agents qui leur avaient été dépêchés pour les aider. Aux premiers, elle indiquait, par messages convenus, le moment de mettre en pratique les divers plans préparés par l'État-major allié. Quant au peuple français, c'est aussi par la radio qu'il prit connaissance des instructions nécessaires (qu'il lui fallût demeurer inactif comme à Saint-Nazaire et à Dieppe ou s'apprêter à aider les libérateurs comme en Normandie ou en Provence). Des instructions pour des manifestations de foule (11 Novembre, 1^{er} Mai ou 14 Juillet) furent aussi diffusées par radio.

Mais c'est peut-être la presse clandestine qui, dans la Résistance, montre le plus d'ori-

ginale vigueur. Un millier de titres ont pu être recensés. Toutes les tendances de l'opinion s'exprimèrent clandestinement, avec cependant une large prédominance de la gauche, communiste surtout et socialiste, et des catholiques. Toutes les régions et tous les milieux furent touchés, surtout à partir du moment où le "Front national" lança toute une presse spécialisée s'adressant aux diverses corporations, intellectuelles, ouvrières et paysannes, voire au personnel d'une usine. Un journal comme *Défense de la France*, tract polycopié en 1941, tirait à 20 000 exemplaires en 1942, à 400 000 en 1944 et disposait de six ateliers de typographie.

A partir du moment où le succès des opérations alliées s'affirma, chaque tendance politique chercha à recouvrir toute la France de sa presse, surtout lorsque les autorités d'Alger eurent décidé que la presse clandestine prendrait à la Libération la place de la presse domestiquée. Le Front national, le parti communiste, le parti socialiste et les M.U.R. multiplièrent les éditions régionales. Des *Marseillaise*, des *Libération*, des *Patriote*, des *Populaire* naquirent un peu partout. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, la région provençale posséda cinq régionales : *L'Espoir* (socialiste), *Rouge Midi* (communiste) *La Marseillaise* (Front national) et *Provence libre* (Mouvements unis de la Résistance) auxquels s'ajoutèrent des journaux départementaux. En même temps se développaient les imprimés destinés à un corps de métier : *Musiciens d'aujourd'hui* (dès 1945), *Le Paysan patriote*, *Le Médecin français*... Les combattants eurent aussi leurs journaux : *France d'abord*, *Le Franc-tireur parisien*, *Ceux du maquis*. A l'intention des troupes allemandes et pour les démoraliser furent imprimés tracts et journaux en allemand, en ukrainien, en russe...

Outre les journaux et les tracts, la clandestinité édita des cahiers littéraires ou d'études politiques. Une véritable maison d'édition, les "Éditions de Minuit", imprima souvent de façon très soignée toute une collection d'ouvrages de Mauriac, Aragon, Bernanos... *Le Silence de la mer*, de Vercors, eut notamment un immense succès.

De leur côté, les Anglais lançaient, la nuit, sur les toits de France leur *Courrier de l'air* et les Américains le *Courrier de l'Amérique*.

Ainsi, de quelques tracts au début de la guerre, en 1940, la presse clandestine passa, quatre ans après à une centaine de grands journaux et à 400 ou 500 organes régionaux ou locaux, représentant un tirage de deux millions d'exemplaires. En 1944, la presse clandestine avait sûrement plus de lecteurs que la presse de Vichy et elle s'était formée en fédération dont le "bureau permanent" groupait Albert Bayet, Emilien Amaury, Claude Bellanger, etc.

L'importance de la presse clandestine fut considérable (pour l'enrayer, les Allemands diffusèrent en vain de faux journaux clandestins). Elle était une preuve palpable constamment renouvelée de l'existence et de l'action de la Résistance, ainsi qu'un motif de découragement pour les collaborateurs. A l'étranger, elle révélait la puissance de la Résistance intérieure, et surtout, à partir du moment où elle fut orchestrée, elle parut exprimer l'opinion française ; elle permit la renaissance des partis politiques, le parti communiste en particulier sut fortement s'en servir ; à la Libération, une mainmise sur l'opinion française put ainsi se révéler, qui avait été préparée dans la clandestinité.

Arme de guerre, la presse clandestine n'exprime pas forcément la véritable pensée de la Résistance. Mais si l'on y ajoute la multitude de papillons et de tracts allant du simple slogan aux conseils et aux consignes d'action, on voit qu'elle a été probablement, en France, la première manifestation de ce qu'on a appelé depuis la "guerre psychologique".

Toute cette littérature fourmille d'idées. Elle aborde tous les sujets, remet en question tous les problèmes. A partir du moment où la Libération approche, les projets de constitution foisonnent. Très divisée sur la plupart des points, la presse clandestine exprime cependant l'opinion de la Résistance en affirmant sa fidélité et sa confiance à de Gaulle, en exigeant le châtiement des amis de l'ennemi, en refusant le retour pur et simple aux institutions de la III^e République, en préconisant une révolution économique, sociale et politique.

La propagande politique est un des phénomènes dominants du XX^e siècle. Sans elle, les grands bouleversements de notre époque : la révolution communiste et le fascisme, n'auraient pas été concevables. C'est en grande partie grâce à elle que Lénine a pu instaurer le bolchevisme ; c'est essentiellement à elle que Hitler dut ses victoires, depuis la prise de pouvoir jusqu'à l'invasion de 1940.

"La propagande nous a permis de conserver le pouvoir, la propagande nous donnera la possibilité de conquérir le monde." Hitler, en déclarant cela n'avait pas pensé aux résistants qui allaient utiliser ses propres armes mais pour une cause noble : la liberté !

"L'homme moderne est étonnamment disposé à croire." Mussolini a malheureusement raison ; la dislocation des cadres anciens, le progrès des moyens de communication, la constitution d'agglomérations urbaines, l'insécurité de la condition industrielle, les menaces de crise et de guerre, auxquels se joignent les multiples facteurs d'uniformisation progressive de la vie moderne (langage, costume, etc.), tout cela contribue à créer des masses avides d'information, influençables et susceptibles de réactions collectives et brutales.

Le succès de la propagande nazie était basé sur la prédominance de l'image sur l'explication, du sensible brutal sur le rationnel. En France, il semble bien que, plus un milieu est sincèrement convaincu, plus il répugne à la propagande exagérée ou emphatique de sa propre cause. En effet, dans les maquis, les journaux de Résistance et les émissions en langue française de la B.B.C. soulevaient moins d'intérêt que chez les sympathisants des villes. Cette constatation avait amené un officier commandant des résistants dans le Vercors à produire un mini journal ronéotypé pour l'information de sa troupe. Celui-ci était rédigé sur le ton serein d'une explication ; si l'espérance de la victoire s'y affirmait toujours, les points noirs de la situation n'étaient pas dissimulés pour autant.

Aujourd'hui, la distinction entre la propagande et l'information devient de plus en plus difficile. Nous, jeunes Français, ne sommes pas en face d'une nouvelle forme de propagande, une "propagande sociologique", une propagande utilisée de manière différente de celle des nazis ? La leçon de la Résistance — qui a su s'adapter — doit se faire nôtre.

Il n'y a de démocratie véritable que là où le peuple est tenu au courant, là où il est appelé et à connaître la vie publique et à y participer. Comme déclarait Jacek, un militant de Solidar-

nosc, "la presse clandestine nous aide à rester nous-mêmes", et c'est bien à travers ses cinq cents journaux clandestins (*Samizdats*) que s'affirme la conscience polonaise. Pour nous, jeunes, la liberté ne s'enseigne pas, mais l'éducation y prépare.

Frank Martinez

Voyage à Besançon

Le dimanche 27 septembre, l'A.D.I.R., avec l'aide de l'Association des Parents d'étudiants morts dans la Résistance, a organisé un voyage à Besançon. Nous étions vingt personnes :

Douze lauréats de l'Académie de Paris, tous premiers et deuxième prix des trois catégories du Concours de la Résistance 1987,

Trois de leurs professeurs d'Histoire,

Trois membres de l'A.D.I.R. habitués aux entretiens dans les établissements scolaires, à savoir : Jacqueline Pardon, nouveau membre très actif de l'A.D.I.R., Jacqueline Fleury, qui nous a fait profiter de sa grande connaissance du musée de Besançon, et moi-même, ainsi que M. Ripoché, président de l'Association des Parents d'étudiants morts dans la Résistance, et M^{me} Ripoché.

Nous avons été accueillis et guidés par M^{me} Lorach, conservateur du musée. Notre groupe, silencieux et attentif, a manifestement porté un grand intérêt à la visite. Au cours de la détente du déjeuner, les conversations ont été très animées. J'ai demandé à Pierre Fougères, premier en classe terminale du lycée Jacques Decour, de m'envoyer ses impressions après en avoir discuté avec d'autres camarades.

Quant à vous, chères amies de l'A.D.I.R., souvenez-vous qu'il y a un an jour pour jour avait lieu notre rencontre interrégionale à Besançon. Je me suis rappelé qu'au cours du déjeuner, dans ce même restaurant de la Citadelle, j'avais dit à mon voisin M. Lorach que je souhaitais revenir un jour avec nos jeunes. Souhait réalisé.

Paulette Charpentier,
responsable pour l'A.D.I.R.
avec Yvette Farnoux
du Concours de la Résistance
et de la Déportation pour l'Académie de Paris.

Impressions de Pierre Fougères

Nous avons été accueillis par M^{me} Lorach, fondatrice et conservateur bénévole, véritable âme de ce musée, qui a eu la gentillesse de nous le faire visiter elle-même. Dès l'abord, nous comprenons que tout ici a été mis en œuvre pour faciliter la compréhension des faits par l'analyse sans jamais devenir rébarbatif.

Les premières salles retracent le contexte historique de l'avènement du nazisme en Allemagne, puis sa propagation rapide par le biais de l'occupation des pays européens. La progression chronologique et l'engrenage des événements sont suggérés par la forme et la disposition des panneaux. L'importance relative des informations est hiérarchisée par l'utilisation de caractères différents qui vont du titre de salle ou panneau aux légendes de photographies ou de documents d'époque. Car le musée réussit à concilier son rôle de témoignage historique (qui apparaît dans sa devise : "Ne pas témoigner serait trahir"), par l'exposition d'objets, d'affiches, de livres

d'époque, et sa vocation pédagogique dont témoignent la rigueur, la mesure et la clarté des explications apportées qui permettent de replacer l'anecdote à sa juste place dans le déroulement des événements qui font l'Histoire.

La grande qualité du musée réside en effet dans son constant souci d'objectivité qui lui permet d'exposer avec sérénité la complexité des situations et d'échapper ainsi à la simplification que les discours politiques sont souvent tentés de plaquer sur cette période. Ainsi la présentation des courageuses prises de positions de l'évêque de Toulouse ou, dans la salle consacrée à la presse clandestine, la juxtaposition judicieuse de publications d'inspirations politique ou idéologique différentes mais réunies dans le combat. Le musée fait également un sort à l'ignorance plaidée par les Allemands de la présence des camps : d'une part avec une carte qui indique l'emplacement des camps et de leurs commandos, qui montre qu'il était impossible d'en ignorer l'existence, vu leur nombre, d'autre part à l'aide de citations. Celle du pasteur allemand Niemoeller m'a particulièrement touché : "Quand ils sont venus arrêter les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste, moi. Quand ils sont venus arrêter les juifs, je n'ai rien dit, je n'étais pas juif, moi. Quand ils sont venus arrêter les catholiques, je n'ai rien dit, je n'étais pas catholique, moi. Quand ils sont venus m'arrêter, il n'y avait plus personne pour dire quoi que ce soit."

Ce souci d'objectivité va dans les deux sens : il est vrai que des catholiques ont protégé des résistants ou des juifs, que des familles ont hébergé gratuitement des fuyards, qu'un village entier a suivi le cortège funèbre d'un passeur qui s'était tranché les cordes vocales pour ne pas parler ; mais il est vrai aussi que des Français ont collaboré. L'agrandissement d'une lettre de dénonciation vénales est de ce point de vue très significatif et d'une ironie noire puisqu'elle s'achève par ces mots "parole d'honneur"... ou encore la photo d'un groupe de résistants arrêtés parmi lesquels le traître qui les a vendus. Ils sont tous morts, il est toujours resté impuni.

Une large part est également consacrée à l'étude de la déportation. Des clichés des traitements que les tortionnaires faisaient subir à leurs victimes, les divagations pseudo-médicales de Mengele, mais aussi des objets de tous les jours : des vêtements coupés dans les uniformes obligatoires, des bagues formées de copeaux de métal qui témoignent que malgré l'horreur les déportés réussissaient à maintenir une forme de vie, preuve ultime d'une résistance inexorable à l'oppression. A ce sujet, l'œuvre peinte et sculptée de l'abbé Daligault est remarquable.

Elle montre d'abord, et c'est le plus frappant, la détérioration profonde que produit l'univers concentrationnaire sur l'individu à travers deux autoportraits, l'un peint avant sa déportation, l'autre quelques mois après. Mais elle montre aussi, par son existence même (caricatures de gardes S.S., portraits de déportés, scènes religieuses) dans les pires conditions de réalisation (peinture avec la rouille de ses outils, la crasse des murs, la soupe maigre du repas) un acharnement à résister à cette détérioration, c'est-à-dire à vivre en être humain, à refuser l'état de bête imposé par les tortionnaires nazis.

Bien sûr, il serait illusoire de vouloir être exhaustif sur le musée. Il mérite plus qu'un

discours et plus qu'une visite. Mais une au moins est indispensable car elle est éclatante. C'est un témoignage précieux, parce qu'unique et irremplaçable, qui débordait largement le cadre même qu'il s'est donné car c'est une véritable illustration de l'esprit de résistance à travers la Résistance historique. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la Déclaration internationale des Droits de l'Homme y est disponible en plusieurs langues.

Pierre Fougères

Concours 1987-1988

La date des épreuves du Concours national de la Résistance et de la Déportation pour l'année scolaire 1987-1988 a été fixée au jeudi 10 mars 1988. En voici les thèmes :

Première catégorie : Classes de première et de terminale.

Les difficultés et les dangers que durent affronter les résistants de l'intérieur :

- 1° Le recrutement.
- 2° L'action dans le secret et dans l'ombre.
- 3° Les combats.
- 4° La répression menée contre les résistants par les occupants et le régime de Vichy.

- 5° Les arrestations et les tortures.
- 6° Les emprisonnements.
- 7° Les exécutions et la déportation.

Deuxième catégorie : Classes de troisième de collège, ensemble des classes de lycée professionnel.

La Résistance extérieure :

- 1° Sa naissance, son organisation, son évolution. Le général de Gaulle à Londres, puis à Alger.
- 2° Les ralliements des divers territoires.
- 3° Ses combats.
- 4° Les débarquements en France.
- 5° Ses relations avec la Résistance intérieure.

Troisième catégorie : Classes de troisième de collège et ensemble des classes de lycée professionnel.

Réalisation d'un mémoire collectif portant sur le thème énoncé ci-dessus pour la deuxième catégorie (La Résistance extérieure).

Les mémoires collectifs seront préparés dès le premier trimestre. Ils pourront être illustrés de citations, de dessins et de photographies et être accompagnés d'enregistrements audio ou vidéo. Leurs dimensions devront permettre leur expédition par voie postale.

Cinéma

Au revoir, les enfants

Un chef-d'œuvre couvé pendant plus de quarante ans, né d'un souvenir d'enfance inoubliable et bouleversant. Un film qui a remporté le Lion d'Or à Venise et le prix Louis Delluc à Paris.



"Il y avait ce moment décisif, a raconté Louis Malle au magazine *Le Point*, ce souvenir obsédant : janvier 1944, j'avais 11 ans, le collège des Carmes à Avon ; un matin, l'apparition en classe de feldgendarmes ; on emmène trois de nos camarades dont nous apprenons que ce sont des enfants juifs qui se cachaient là. Le collège est fermé. Ce souvenir, j'ai toujours pensé plus ou moins vaguement que j'en ferais un film, mais pendant longtemps cela m'aurait paru inconvenant, sacrilège. Il fallait que le temps passe, que je mûrisse, que mon cinéma s'épure pour que j'ose m'approcher de quelque chose que j'éprouvais comme essentiel."

En 1970, il est tenté de s'y mettre, se documente, imagine un script, mais il n'est pas encore prêt. Il faudra les dix ans qu'il va passer aux États-Unis, au cours desquels il ne cessera de penser à son passé, pour ressentir la nécessité de le traduire en film, d'autant qu'il se sent une sorte de responsabilité, pour ne pas dire de culpabilité. N'a-t-il pas été un peu

jaloux de ce camarade très doué qui lui est supérieur ?

Il n'est pas sûr de réussir, mais fait tout pour y parvenir et a la chance de trouver le décor parfait et deux enfants exceptionnels. Le décor, c'est le collège Sainte-Croix de Provins, où le directeur l'accueille avec enthousiasme et lui permet de tourner dans une aile du bâtiment tandis que les cours continuent dans l'autre.

Les enfants sont admirables. Ils connaissent le sujet et l'ont traité avec autant de sérieux que de naturel rendant d'autant plus tragique ce moment ineffaçable où un enfant découvre soudain la cruauté de la vie.

P.S. - On reprend actuellement à Paris le beau film qui a pour titre *Le Silence de la mer* (Reflet Médicis Logos, 3, rue Champollion). Il intéressera sûrement les jeunes qui ont admiré *Au revoir les enfants*.

Nouvelles de la région parisienne

C'est avec grand plaisir que nous avons revu Cécile Troller, revenue de ses Pyrénées-Atlantiques. Son adjointe, Suzanne Fredin, qui l'a remplacée tout l'été avec sa gentillesse et son dévouement habituels, a donné sa démission pour des raisons familiales — qui l'empêchent de disposer de suffisamment de temps pour l'A.D.I.R. Elle a été remplacée par notre camarade Jeannine Dumoulin.

La date de la fête des Rois est fixée au dimanche 10 janvier 1988 à 16 heures, au Foyer de l'A.D.I.R., 241 boulevard Saint-Germain. Nous espérons vous y voir en grand nombre.

Le train fantôme

Ce convoi est peu connu. Dans *Les Françaises à Ravensbrück*, il n'est même pas mentionné. Parti de Bordeaux le 9 août, nous ne sommes arrivées à Ravensbrück que fin août. Nos numéros figurent dans les 62 000.

A notre arrivée, nous avons échoué au block 22 avec des gitanes allemandes. Nous étions une soixantaine. Quelques jours plus tard, nous avons été séparées ; une partie a été emmenée dans une usine près de Berlin, où elles ont subi des bombardements. Celles qui étaient encore en vie ont été finalement évacuées sur Oranienbourg, puis, comme beaucoup, jetées sur les routes. Les autres, dont j'étais, sont restées à Ravensbrück et ont été rapatriées soit par la Suisse, soit par la Suède.

Le 6 août 1944, à la gare de petite vitesse de Bordeaux-Saint-Jean, nous descendons des camions qui nous ont prises en charge au Fort du Hâ. Devant nous, des wagons à bestiaux bien connus de tous les déportés. Sur les quais, des Allemands solidement armés. Me voici, parmi d'autres, embarquée sans ménagements.

Le train venait de la prison Saint-Michel et même aussi, paraît-il, du camp de Gurs. Il était allé jusqu'à Angoulême ou peut-être Poitiers, mais la route du Nord étant coupée, il a dû rebrousser chemin. Les hommes ont été parqués dans la synagogue, les femmes au Conseil de guerre.

Les Allemands ont reformé un nouveau convoi en y ajoutant, pour faire bonne mesure, des prisonniers du Fort du Hâ, et cette fois, nous sommes partis vers le Sud. Nous étions deux wagons de femmes : l'un contenant celles de Bordeaux, l'autre celles venant de Toulouse, mais il y avait aussi de nombreux wagons d'hommes.

Dans le mien : Marie Bartette, d'Arcachon, Marie Feillou, Marie Estrade, Marie Sourgens, Ginette Baudy et moi-même, de Bordeaux toutes les quatre, Renée Bisserier, de Bègles (commune de la banlieue), Marie-Louise Gigueux, dite Loulou, Alsacienne réfugiée en Gironde, Jeannine Lejard, de Dijon, Maurice Bonnet, Marie Lasserre, de l'hôpital Saint-Blaise, près de Mauléon, Marie-Louise Lasserre (fille de la précédente), Amatchi, Basque, mourra à Ravensbrück, Marie-Jeanne, sa nièce, Aimée Sahouret, Basque, morte à Ravensbrück, Geneviève Dubreuil (je ne sais pas ce qu'elle est devenue), Yvonne Baudon, d'Eysine (banlieue de Bordeaux), morte elle aussi en déportation, Ginette Boyesen, surnommée la Guêpe, morte elle aussi, Jeanne Barsac, Madeleine Cazaux, Jeanne Tauzin, Yvette Mageau, Andrée Pugnet, Sophie de Puniet de Parry, Marie-Louise de Marqueissac, morte à Ravensbrück, Mme Caubet, de Castres, évadée entre Roquemaure et Sorgues, une Basque que nous appelions Gachoucha, et Christine Vacher.

Par terre, de la paille ; aux lucarnes, des fils de fer barbelés, et nous voilà parties pour un voyage qui va durer trois semaines. La route sera longue et dure, mais notre espoir en des jours meilleurs ne faiblira pas. Le 9 août, un faux départ nous mène vers Bègles. Le 10, nous voilà bien partis. Dès le départ, je regarde de tous mes yeux, à travers les fils barbelés, me faisant un tabouret des valises que les Allemands nous ont rendues. J'admire cette France que je veux revoir libre. A Toulouse, arrêts, hurlements, vociférations. Nous apprendrons plus tard que des hommes se sont évadés.

Nous repartons. Je vois les créneaux de la cité de Carcassonne qui se détachent sur un ciel flamboyant de soleil levant. Notre train ne roule pas vite. Le 12 août, nous voici à Remoulins. Arrêt prolongé. Pourquoi ? En nous, naît le fol espoir que le voyage finisse là. Hélas ! Nous voilà repartis le 17 et, de nouveau, la campagne de France défile devant mes yeux.

La Méditerranée est proche, ses étangs presque sous nos roues. Roquemaure, tout le monde descend. Pendant 17 kilomètres, nous allons marcher entre les vignes et les oliviers en portant nos bagages, qui nous seront pris à l'arrivée au camp. Il fait très chaud. De temps en temps, une courte halte. Au cours de l'une, une de nos compagnes disparaît, M^{me} Caubet. A-t-elle profité d'un moment d'inattention de nos gardiens ou s'est-elle simplement évanouie entre deux rangs de vigne ? Nous ne l'avons jamais su.

Notre étrange promenade se poursuit, les femmes en tête, les hommes suivant. Cahin-caha maigre consolation, nos anges gardiens à la mitraillette marchent aussi. Nous traversons Châteauneuf-du-Pape, la population, effarée, regarde ce bizarre cortège. Devant moi, un Allemand saisit un curieux au collet, le repousse brutalement dans son couloir et claque la porte non sans hurler des imprécations ; sans doute a-t-il craint que ce couloir ouvert n'attire quelques-uns d'entre nous.

Enfin, voilà Sorgues et un nouveau wagon. A la faveur du remue-ménage du réembarquement (nous le saurons au retour), quelques hommes, aidés par des cheminots, réussissent à s'évader. Parmi eux, est le mari de notre camarade Geo Sourgens. Les habitants, apitoyés, apportent des melons, des tomates et même du vin. Les gardiens nous les donnent, aux femmes du moins. Quel régal ! La vie nous semble meilleure, mais le train repart.

Tout me paraît bizarre : aucun train de voyageurs ne circule ; seulement des convois militaires camouflés ou des trains sanitaires. Coupés de toute nouvelle, nous ne savions pas que les Français avaient débarqué en Provence. Regardant toujours par une lucarne, je vois surgir une grande pierre du genre menhir, et aussitôt un éclatement, suivi du tac-tac-tac des mitrailleuses. Un avion volant bas nous mitraille, nous prenant sans doute pour un train de soldats allemands. Nous pensons à ce moment mourir là, tués par des balles peut-être françaises. Certains ont réussi à agiter des mouchoirs blancs, des foulards. Sans insister, l'avion s'éloigne, mais il y a des dégâts.

Nos gardiens, partis se mettre à couvert, reviennent. Nous pouvons voir sortir des blessés de certains wagons, peut-être des morts. Par une chance incroyable, nous qui étions dans le premier wagon juste derrière la machine, devenue inutilisable, une bombe étant tombée juste dans la cheminée, nous n'avons absolument rien, il n'y a que quelques éclats dans le bois. Les Allemands sont étonnés de nous voir indemnes. Qu'à cela ne tienne ! Un pont devant nous ne permettant à aucun train de passer, nous traversons à pied. Ils veulent vraiment que nous poursuivions le voyage, car ce sont des gendarmes, et nous leur permettons de rentrer en Allemagne.

Nous voilà bientôt à Montélimar où la Croix-Rouge peut nous approcher et nous donner, entre autres, du nougat. Déjà, à

Remoulins, la Croix-Rouge avait pu nous donner quelques petites choses qui nous avaient bien rendu service dans notre dénuement. Maigres distributions de pain, très peu d'eau dans ces wagons surchauffés. Nous buvons l'eau des pompes à machines (non potable) dans les gares, quand nos gardiens nous permettent de descendre à une ou deux. Comment s'étonner que la dysenterie s'installe dans le wagon et que le malheureux bidon de compote généreusement octroyé comme tinette, soit toujours plein ?

A Montélimar, un bruit circule, le maquis va essayer de nous délivrer à quelques kilomètres de là. Nous avons bien entendu quelques tirs de mitrailleuses, et nos gardiens, depuis leur plateforme, tirent sur tout ce qui bouge. Mais nous continuons et finissons par arriver à Lyon.

Dans le wagon, nous nous étions groupées par affinités. Près de moi, Yvonne Baudon, arrêtée à Eysines quelques jours après moi. Elle ignorait que son mari, arrêté en même temps qu'elle, avait été fusillé au camp de Souge, et croyait qu'il faisait partie du convoi de son fils sourd-muet. Marie Bartette, d'Arcachon, pensait que notre aventure valait la peine d'être vécue (à condition d'en revenir).

Il y avait aussi des disputes, personne n'est parfait, et cette promiscuité n'arrangeait rien. Camper sans hygiène dans un espace aussi réduit avec la chaleur, tout irritait et les orages éclataient vite. Loulou ne pouvait pas supporter Geneviève Dubreuil, qui devait disparaître à Ravensbrück dans un transport sans que nous sachions ce qu'elle était devenue. Loulou, Alsacienne, avait 19 ans. Rose et blonde, elle était enceinte et devait accoucher à Ravensbrück d'une petite fille destinée à mourir à Bergen-Belsen, où l'on avait évacué les mères et les enfants.

Après Lyon, il y eut encore des évasions chez les hommes qui avaient pu défoncer leur wagon. Un cheminot de Bègles, Paul Durou, m'a raconté au retour qu'il s'était évadé de cette façon. Certaines tirent les cartes et nous assurent que nous n'irons pas en Allemagne ; elles voient la route du retour là, dans l'immédiat. Mais voici Toul, Sarrebruck, la France est déjà derrière nous. Malgré mon peu d'enthousiasme d'être là, j'admire la Forêt-Noire, ses vallées sombres et ses immenses étendues de sapins. Comme chaque nuit, imbriquées les unes dans les autres, nous dormons, du moins celles qui ne souffrent pas d'insomnie.

Arrêt, hurlements, ouverture des wagons, *Schnell, Raus*, et nous voilà hébétées, brutalement bouculées sur un quai de gare, entourées de SS hargneux et de chiens menaçants, pour nous retrouver dans une grande salle de douches où nous nous empressons de nous laver. Par la suite, on nous a parquées dans un réduit assez restreint qui semble être la cantine du camp de Dachau. Là, nous avons pu parler avec des prisonniers qui, étant là depuis l'*Anschluss*, avaient des places de faveur.

Nous avons pu apercevoir des hommes, probablement ceux de notre convoi, nus au milieu de la cour, puis des êtres hâves, aux yeux creux, dans des vêtements rayés. Nous n'allions pas tarder à leur ressembler.

Deux jours plus tard, toujours accompagnées des mêmes gardiens, nous traversons Dachau. Au passage, nous admirons les maisons fleuries de géraniums, et constatons la sollicitude avec laquelle les enfants nous crachent dessus.

Nous roulons de nouveau à travers l'Allemagne. Ça et là, nous apercevons avec satis-

A la mémoire du président René Cassin 1887-1976

Les services exceptionnels rendus par René Cassin ont été rappelés tout récemment à l'occasion du transfert de ses cendres au Panthéon. Ces services, on peut en donner une vue sommaire en citant simplement quelques-unes des fonctions qu'il a remplies, quelques-uns de ses titres : professeur de droit, président d'honneur de l'Union française des Anciens Combattants ; membre du Comité National Français présidé par le général de Gaulle, à Londres, de 1941 à 1943 ; président du Conseil d'Etat de 1944 à 1960, membre du Conseil constitutionnel de 1960 à 1971 ; premier rapporteur de la Déclaration universelle des droits de l'homme adoptée par les Nations unies en 1948 ; prix Nobel de la Paix ; croix de guerre et médaille militaire 14-18 ; Compagnon de la Libération, membre du Conseil de l'Ordre de la Libération, grand-croix de la Légion d'honneur...



Je me bornerai à évoquer certains des aspects de sa personnalité, à la fois éminente et profondément sympathique.

C'était un grand patriote. Mobilisé comme soldat d'infanterie le 2 août 1914, il fait preuve d'un courage extrême dès les premiers combats. Il prend part à ceux de sa compagnie, sur la Meuse, et à la bataille de la Marne. Le 12 octobre, près de Saint-Mihiel, il est grièvement blessé au bras, au côté et au ventre. Il réussit cependant à transmettre à son capitaine un ordre apporté par un agent de liaison. Il est cité à l'ordre de l'Armée. Mais les séquelles de ses blessures sont trop graves pour qu'il puisse reprendre le combat.

Grand patriote, mais aussi, après les victoires de 1918 et 1945, grand partisan d'un rapprochement franco-allemand, grand défen-

seur des idées de paix. Dès 1922, il s'exprime ainsi dans une réunion internationale : "Nous sommes convaincus que la paix durable que nous désirons voir régner en Europe n'est possible que si les peuples français et allemand, se complétant l'un l'autre dans tous les domaines, en viennent de nouveau à se comprendre mutuellement en vue d'une coopération véritablement loyale."* Il persévéra dans ses efforts pour ce rapprochement et pour la paix jusqu'à la montée de l'hitlérisme, dont il dénoncera sans cesse le danger.

Dix-sept juin 1940 : le maréchal Pétain "fait don de sa personne à la France"... Il dit à la radio qu'il a demandé "à l'adversaire s'il est prêt à rechercher avec lui, après la lutte et dans l'honneur, le moyen de mettre un terme aux hostilités". Voici comment René Cassin réagit : "Ceux qui, comme c'était mon cas, gravissaient chaque jour les étapes d'un véritable calvaire et qui ressentaient physiquement tous les coups reçus par la France, n'ont pas seulement souffert au suprême degré du malheur de la défaite. Pour ma part, j'ai ressenti immédiatement toutes les blessures supplémentaires que chaque phrase de la radio ajoutait de gratuitement déshonorant au malheur."**

René Cassin voit qu'il n'y a rien à espérer du gouvernement de Bordeaux. L'atmosphère qui sévit lui semble irrespirable. Il décide alors très vite d'essayer de rejoindre Londres avec sa femme et d'offrir son aide au général de Gaulle. Il ne connaît pas personnellement le Général et n'a pas entendu lui-même l'appel du 18 juin, mais ce qu'il a su de cet appel lui paraît prophétique. Sa femme et lui réussissent à s'embarquer sur l'un des derniers bateaux pour l'Angleterre. Ils ne savent pas l'anglais, n'ont pas d'amis à Londres et partent presque sans argent ni bagages.

Ving-neuf juin 1940 : le général de Gaulle charge René Cassin de préparer un projet d'accord avec le gouvernement britannique pour établir la charte des futures "Forces françaises libres". Je tiens à rappeler ici la fin de leur conversation : "J'ai besoin, dit René Cassin, d'une précision importante. Il est bien entendu que nous ne sommes pas uniquement des soldats formant une légion française dans l'armée britannique... Nous sommes... des alliés reconstituant l'armée française et visant à maintenir l'unité française ?"

— Nous sommes la France, répond le Général.

"Malgré l'atroce douleur qui me poignait depuis trois semaines, écrit René Cassin, je fus la proie d'une idée sarcastique."

Il se dit qu'un indiscret qui les épierait et les entendrait proclamer "Nous sommes l'armée française"... "Nous sommes la France" ne pourrait s'empêcher de penser : "Voilà deux

fous dignes du cabanon." "Et pourtant !... Trois ans après, le 29 juin 1943, le mythe devenait réalité. Je signalai à Londres un accord de juridictions militaires nommant expressément les "Armées de la République française". La foi soulève les montagnes !

La vie de René Cassin pendant ces journées de juin 40 met parfaitement en lumière quelques-uns des grands traits de sa personnalité : sûreté de jugement, vision immédiate de l'essentiel, rapidité de décision, puissance de caractère, passion pour la France, foi dans la France quoi qu'il advienne, le tout enrobé d'un esprit d'humour prodigieusement vivace.

Septembre 40 : les pires bombardements de Londres. Le soir du 19, René Cassin se trouve bloqué dans l'immeuble de la B.B.C. L'entrée s'est écroulée. Le vacarme effroyable du "blitz" remplit la nuit. Quand René Cassin peut enfin partir, au petit matin, "nous étions pris à la gorge par une odeur âcre d'incendie et marchions sur des débris sans nom. Mais comme tous les passants, j'étais animé de résolution et d'optimisme et arrivai en pleine forme au quartier général". Cela sonne comme un coup de clairon !

René Cassin n'était pas seulement un homme d'un grand courage, un juriste éminent, un ardent défenseur des droits de l'homme et de la paix (mais d'une paix sans lâcheté ni faiblesse...), c'était un homme profondément bon. Il est venu en aide à quantité de gens modestes, français ou étrangers et leur a consacré une part très appréciable de son temps, malgré la lourde charge du travail imposé par ses fonctions. Cette charge, il la supportait allègrement, aidé par la grande joie de servir le bien public.

Beaucoup de photos de René Cassin sont des photos souriantes. L'une d'entre elles me plaît spécialement. On le voit arriver au Palais-Royal. Il a 81 ans. Marchant d'un pas visiblement alerte, il sourit. Sa main droite est ouverte et levée. On croirait voir un poète sous le charme de l'inspiration. Cher président Cassin, quel lumineux, quel merveilleux souvenir vous avez laissé à ceux qui ont eu la chance de vous connaître !

André Postel-Vinay
Compagnon de la Libération

Le train fantôme (fin)

faction les traces des bombardements alliés. Notre confiance dans la victoire finale nous aide à mieux supporter notre situation. Arrêt dans les faubourgs de Berlin. A la faveur d'une corvée d'eau, M^{me} Puniet a tenté de s'évader. Elle parle allemand et connaît, paraît-il, des gens dans les environs. Malheureusement pour elle, M^{me} de Marqueissac, celle dont le fils est dans la L.V.F. et qui ne reviendra pas de Ravensbrück, signale sa disparition. La pauvre femme n'a pas le temps d'aller bien loin. Nos gardiens la retrouvent couchée dans une réserve à charbon, dans quel état ! Elle réussira à s'évader quelque temps après de l'usine des environs de Berlin où elle a été transférée.

De nouveau, il fait nuit ; de nouveau, nous descendons du train et nous marchons, cette fois, vers le but de notre voyage. Des maisons dorment près d'un lac, tout a l'air calme. De grandes flammes attirent notre attention, nous saurons très vite que ce sont les flammes des fours crématoires. Une immense porte s'ouvre et se referme derrière nous. Nous sommes à Ravensbrück.

Ginette Vincent, n° 62 437.

* Ce texte — et d'autres renseignements donnés dans mon article — sont extraits d'une plaquette réalisée par l'Association pour la fidélité à la pensée du président René Cassin. Conseil d'Etat. Palais-Royal.

** Les Hommes partis de rien (Plon 1974)

Société des Amis de l'A.D.I.R.

Si ce bulletin vous intéresse, soit que vous soyez enfant de déporté ou de déportée, soit que vous sympathisiez avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, vous pouvez devenir membre de la Société des Amis de l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris, en versant soit une cotisation de membre bienfaiteur se montant à 100 F, soit une cotisation de membre comprise entre 10 et 50 francs. C.C.P. 8085-54 Paris.

Vous recevrez *Voix et Visages* à sa parution, c'est-à-dire tous les deux mois environ.

Les assassins de la mémoire, par Pierre Vidal-Naquet

Un ami médecin, ancien déporté, a reçu récemment à sa grande surprise — il n'avait pas encore été confronté avec cette littérature — de la publicité pour *Les Livres de chez nous*, vendus par correspondance ou disponibles chez un dépositaire portant le nom d'OGMIOS.

Vous avez compris : sous ce nom se cache "La Vieille Taupe", editrice des œuvres des révisionnistes. De nouveaux titres accrocheurs sont proposés pour 1987, tels que "Faut-il fusiller Henri Roques ?" et "Le procès Barbie ou le Shoah Circus à Lyon".

Le livre de Pierre Vidal-Naquet* sort donc au bon moment pour ceux qu'inquiète la présentation sur le même plan par certains médias des vrais historiens et des révisionnistes. Seules des différences d'opinion sur la politique raciste nazie sépareraient les uns des autres... On comprend qu'une dame professeur de Français, dans une lettre récente au *Monde*, ait fait part des difficultés à s'y retrouver éprouvées par ses élèves de 4^e. Elle se demande "si le refus du débat avec les révisionnistes ne recèle pas le risque de voir certains jeunes sympathiser avec ce qu'ils pourraient considérer comme l'interdit".

Nous partageons le sentiment de Pierre Vidal-Naquet, historien réputé et directeur à l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, qui se refuse à discuter avec les révisionnistes car, dit-il "un dialogue suppose un terrain commun, un commun respect de la vérité". Devant l'ampleur actuelle de ce qu'il appelle l'entreprise révisionniste, il a accompagné son nouvel essai, *Les Assassins de la mémoire* de textes écrits entre 1980 et 1985. Nous trouvons ainsi une analyse très fine du mécanisme de la perversion de la vérité et une importante documentation sur des sujets qui nous tiennent à cœur.

"Un Eichmann de papier" et "De Faurisson et de Chomsky" ont été publiés par la revue *Esprit* respectivement en septembre 1980 et en janvier 1981. Réédités plusieurs fois, ils ont été regroupés sous le titre : "Les Juifs, la mémoire et le présent" par les éditions Maspéro. Il est utile de consulter ces travaux qui démontent le procédé employé pour détourner le sens d'une affirmation d'un témoin par la traduction particulière d'un mot...

Les "Thèses sur le révisionnisme" ont été écrites en 1982 et revues en 1985. Le dernier essai, "*Les Assassins de la mémoire*" donne son titre au livre ; il date de 1987. Nous nous bornerons ici à un aperçu sur ces deux textes.

Dans "Les Thèses", Pierre Vidal-Naquet explique l'origine du mot révisionniste ; il qualifiait en 1894 les partisans de la révision du procès du capitaine Dreyfus, alors qu'aujourd'hui il désigne ceux qui traitent d'imposteurs ou de mythomanes les témoins et les historiens de l'immense génocide perpétré par les nazis en Europe occupée et ceux qui nient les chambres à gaz.

Le révisionnisme a pignon sur rue en République fédérale d'Allemagne, son objectif étant de disculper les criminels du III^e Reich, et en Californie, avec le *Journal of Historical Review* et les associations qui s'y rattachent.

Il est intéressant pour nous de trouver la filiation des révisionnistes français, de Paul Rassinier, curieux personnage aux opinions changeantes, devenu résistant et déporté à Buchenwald, à son ami Maurice Bardèche de "Défense de l'Occident". Les publications de Rassinier, y compris ses articles dans *Rivarol*, font la liaison entre le courant néo-nazi et l'extrême-gauche pacifiste et libertaire qui l'édite. Robert Faurisson, antisémite notoire, disciple de Rassinier, est connu du public depuis 1979, après l'interview de Darquier de Pellepoix (A Auschwitz, on n'a gazé que des poux !). Ses élucubrations sont diffusées par "La Vieille Taupe".

"Les Assassins de la mémoire" permettent à Pierre Vidal-Naquet de faire un examen complet de l'activité des nazis à partir de 1939 et de la propagande révisionniste. Il replace l'extermination par les gaz des "judéo-bolcheviks" dans la période historique qui a commencé le 22 juin 1941 avec le déferlement des armées allemandes sur l'Union soviétique. Il estime qu'il s'agit d'opérations jumelées. La question ainsi posée est intéressante. Je regrette toutefois la locution "pour l'essentiel" lorsqu'il parle des "Slaves voués pour l'essentiel à l'esclavage". Il suffit de se souvenir du mémoire d'Himmler sur le plan Est de mai 1940 concernant la colonisation des territoires de l'Est dont les habitants serviront de main-d'œuvre en Allemagne et dont seuls les meilleurs, racialement parlant, pourront être assimilés (cité au procès de Nuremberg).

L'auteur reprend la critique des méthodes révisionnistes avec d'abord l'exemple de

Faurisson et le journal tenu à Auschwitz à l'automne 1942 par le Dr J.P. Kremer ; il s'agit de mettre en doute la signification des "actions spéciales" ; aucun survivant ne peut s'associer au professeur de Lyon !

Il fait allusion aussi à la thèse d'Henri Roques, soutenue à Nantes en 1985, puis annulée ; rappelons qu'elle prétendait déconsidérer les récits de Kurt Gerstein, cet officier S.S. révolté par l'extermination massive à laquelle il avait assisté à Belzec.

L'évolution de "La Vieille Taupe", d'abord librairie, puis devenue editrice dans les années 70 et l'itinéraire de son patron Pierre Guillaume à travers les sectes d'extrême-gauche nous ont intéressés. Signalons qu'un passage concerne les historiens allemands relativistes qui va dans le sens de l'éditorial du dernier numéro de *Voix et Visages*. Pendant le printemps et l'été 1987, l'offensive révisionniste s'est poursuivie avec un nouveau tract de Faurisson à l'intention des lycéens et la publication des *Annales d'histoire révisionniste* dont la sortie aurait dû coïncider avec le début du procès de Barbie.

Les lecteurs devront, certes, faire un effort pour assimiler une telle somme de connaissances basées sur une solide documentation. Mais ils seront reconnaissants à Pierre Vidal-Naquet pour les arguments qu'il leur donne, si nécessaires à l'heure où des politiciens sans vergogne tentent de semer le doute sur une partie de l'histoire à laquelle certaines d'entre nous ont été mêlées, parfois tragiquement.

Marie-Elisa Cohen

La grande misère, par Maisie Renault

L'excellent petit livre de notre camarade Maisie vient d'être réimprimé, quarante ans après sa parution. Quarante ans, c'est le temps qu'il faut à un événement pour devenir un objet d'Histoire. Ce simple récit d'une déportation est devenu document historique tout en gardant l'empreinte tragique de l'effroyable expérience du camp de concentration.

Maisie Renault a été arrêtée en juin 1942 avec sa jeune sœur Isabelle qui n'avait que 18 ans. Elles "travaillaient" avec leur frère, le célèbre colonel "Rémy" à C.N.D. Castille. Après deux ans passés à la Santé et à Romainville, elles sont finalement déportées le 15 août 1944. Le sous-officier de Romainville répétait au convoi en partance : "Tous mourir, tous mourir !"

A Ravensbrück, leurs noms avaient été inscrits avec le fameux rond rouge qui signifiait dans le langage administratif de la police allemande : "*Rückkehr unerwünscht* (retour non souhaité).

Le sous-officier de Romainville avait raison : à Ravensbrück, il s'agissait de se colleter avec la mort, jour après jour, nuit après nuit. Simplement, modestement, en restant au ras du détail quotidien, Maisie Renault a réussi à donner une image saisissante de cette lutte exténuante contre la fatigue, la saleté, la maladie, le désespoir, la glissade dans l'inhumanité. Au passage — et c'est le grand mérite de ce livre — un témoignage de première

importance est livré, par exemple l'enlèvement, dans la nuit du 10 au 11 novembre 1944, d'une fournée de "folles" du Block 10 : une des amies de Maisie, Madeleine Laurent, avait vu la scène d'une fenêtre. Rares, très rares sont de tels témoignages.

Le 13 février 1945, Maisie et sa sœur sont "piquées" pour le Kommando de Rechlin avec une grande partie du Block 27, y compris les femmes âgées, ce qui paraît étrange. Le commandant de la base d'aviation de Rechlin semble surpris du genre d'ouvriers-terrassiers qu'on lui envoie, femmes recrues de fatigue, souvent âgées. La base est déjà à moitié évacuée, et les travaux harassants que l'on fait faire aux plus valides semblent incohérents. Les malades sont entassées dans une immonde "salle des fêtes" où elles meurent par dizaines dans des conditions atroces. Des camions viennent de temps en temps y prélever un lot de femmes tibutantes, qui partent ravies d'échapper à l'enfer de Rechlin : mieux vaut encore retourner à Ravensbrück. Hélas ! A la libération, on cherchera en vain nombre de ces femmes et de ces jeunes filles. Certains camions allaient directement à la chambre à gaz.

Le 13 avril 1945 ; Maisie et sa sœur font partie des quelques Françaises qui, raides de fatigue sont à leur tour chargées sur un camion qui, prétendument, les conduit à Ravensbrück pour être libérées... Le camion les décharge devant les douches. Et bientôt le groupe sinistre

* Editions La Découverte.

des sélectionneurs s'approche. Maisie, déjà bouffie d'oedème est mise dans la mauvaise colonne. Elle réussit miraculeusement à la quitter et à rejoindre sa sœur.

En attendant d'être affectées à un Block, elles "pausent" derrière le bureau de l'*Oberaufseherin*, le long du mur du Bunker. Soudain "deux voix d'hommes qui semblaient sortir de terre, écrit Maisie Renault, ont crié : "Que va-t-on faire de nous ? Depuis deux jours nous n'avons pas mangé... Croyez-vous que les Allemands aient l'intention de nous supprimer ; nous actionnions la chambre à gaz."

Le témoignage de Maisie est le seul qui vienne à l'appui de celui de la *Bibelforscherin*

qui a vu la dernière des onze hommes du Kommando du crématoire avant qu'ils soient massacrés, le 25 avril.

Maisie Renault a dédié son livre à la mémoire du comte Folke Bernadotte. Elle est l'une des 15 000 femmes de Ravensbrück qui doivent la vie à l'audace et à la détermination de ce vieux soldat suédois qui n'avait pas oublié ses ancêtres français.

*
**

On peut se procurer *La Grande Misère* à l'A.D.I.R. ou directement auprès de M^{lle} Maisie Renault, 8, rue Carnot, 56 000 Vannes, au prix de 70 F (plus 15 F de port).

Il y a 45 ans, l'année 1942

Organisée par la Mission permanente aux commémorations et à l'information historique du Secrétariat d'État aux Anciens Combattants, une séance solennelle de témoignages s'est tenue le 8 novembre 1987 en la salle Médicis du Palais du Luxembourg.

La séance du matin, consacrée à la France libre et présidée par le chancelier de l'Ordre de la Libération, le général d'armée Jean Simon, commença par un exposé de la situation internationale en 1942 par le doyen Guy Pédroncini, directeur de l'Institut d'Histoire des conflits contemporains.

Jean Marin traita de la France libre, le général Jean Simon de la bataille de Bir-Hakeim, Philippe Ragueneau des événements en A.F.N. jusqu'à la mort de Darlan, le capitaine de frégate Pierre Chanlieu du raid sur Dieppe, le vice-amiral d'escadre Georges Lasserre du sabordage de la flotte à Toulon et de l'évasion du *Casablanca*, le général de corps aérien Roland Glavany de l'arrestation de Jean Delattre et de l'attitude de l'Armée d'armistice.

La séance de l'après-midi, présidée par Eugène Claudius-Petit, fut consacrée à la Résistance intérieure et à ses ennemis. Après le rapport introductif de Jean-Marie d'Hoop, Claude Bourdet parla du "noyautage des administrations publiques", Pierre-Henri Teitgen du "Comité général d'Etudes", Fernand Grenier de la résistance communiste, Pierre-Serge Choumoff de la politique des otages et Georges Wellers de la politique antijuive.

Les travaux furent conclus par le porte-parole de la France libre, Maurice Schumann et le secrétaire d'État aux Anciens Combattants, Georges Fontès, qui déclara entre autres :

"Le devoir du secrétaire d'État et de ses services, c'est d'aider à se réaliser ce besoin de communiquer et de faire connaître qu'ont tous ceux qui se sont battus dans quelque guerre que ce soit et sous quelque forme que ce soit. Telle est la raison pour laquelle, l'année dernière, ici-même, s'est tenu un colloque sur l'année 1941...

"La vocation du secrétariat d'État n'est pas d'écrire une histoire qui éveillerait alors toutes les suspensions de devenir une vérité officielle et de varier selon les credos politiques. Il va de soi que nos initiatives dans ce domaine sont modestes. Je me félicite qu'elles soient relayées par les associations, que je remercie publiquement de ce qu'elles font...

"Je serais indiscret si je parlais devant vous des motifs qui vous ont fait choisir de vous réunir ensemble aujourd'hui. Ce peut être, bien sûr, le souvenir de la belle aventure de l'irraison, lorsque vous aviez choisi le rêve du lendemain et une image-transfigurée de la France contre la sordide réalité et la défiguration de Vichy. C'était aussi votre jeunesse...

"Il est sûr que nous devons faire en sorte que la jeunesse de ce pays, et je suis heureux qu'il y ait des jeunes dans cette salle, ne se désintéresse pas du passé que vous avez écrit et de l'avenir que vous avez forgé pour elle...

"La France libre et la Résistance, ce ne sont pas seulement des faits d'armes, des actes de courage et d'héroïsme, mais c'est aussi, nous dirions aujourd'hui, un choix de société. C'est le refus du racisme, de la xénophobie. C'est la foi dans l'homme, dans son destin, et c'est aussi la foi dans la patrie et dans la France."

SOLIDARITÉ

(fin)

"essentielle". Car l'A.D.I.R., dont les rôles ont bien sûr évolué en quatre décennies, a été et reste un refuge autant qu'un lieu de mémoire.

Solidarité essentielle par le besoin de chacune de ne laisser aucune dans le besoin d'affection et de soins. C'est à cela que s'emploient notre conseil d'administration à Paris, nos déléguées dans les régions et nous toutes autour de nous. Ne laisser personne en arrière demandait un gros effort dans les conditions de survie que nous avons connues en Allemagne. Cela semble aujourd'hui aller de soi que le caractère unique de nos épreuves nous rassemble encore avec la même intensité.

En cette période de fêtes et de vœux traditionnels, veillons tout particulièrement à ce que pas une seule de nos compagnes ne reste en dehors de notre grande famille.

C'est à chacune très personnellement que j'adresse les souhaits du conseil, les miens propres, pour des fêtes sereines et joyeuses, pour que 1988 vous garde toutes vaillantes et vous comble de petits bonheurs quotidiens et d'échanges fraternels au sein de l'A.D.I.R.

Denise Vernay

Un film - témoignage polonais

Quand, pour un gîte, on payait de sa tête, tel est le titre du film que le journaliste polonais Karol Lubelczyk réalisa et dont l'Association France-Pologne a rendu compte il y a quelques mois.

Sans vouloir polémiquer avec Claude Lanzmann l'auteur de *Shoah*, dont il reconnaît les "mérites exceptionnels", le cinéaste polonais a voulu simplement réduire le déséquilibre existant selon lui entre le comportement réel de la population polonaise et l'image qu'en donne *Shoah*. Et il lui paraît juste d'expliquer que "dans ce qui restait de la Pologne sous le nom de Gouvernement général, toute aide aux juifs, l'hébergement et même un bout de pain, était puni de mort", tandis qu'à l'inverse tout dénonciateur était récompensé.

Les exemples sont là et les témoignages. Par exemple cette boulangère fusillée pour avoir vendu un pain à une mère juive. Fusillés aussi tous les locataires d'un immeuble qui avait abrité une famille juive (tandis que d'autres dénonçaient ce genre de délit pour s'approprier le logement des victimes), ce village incendié parce que le chef de gare avait aidé une famille juive, ce médecin fusillé avec son malade juif...

Dans l'analyse qu'il a faite du film de Karol Lubelczyk, M. Roger Maria dresse un tableau de la Résistance polonaise et des comités d'aide aux juifs : enfants juifs hébergés, nantis de faux papiers, dans des orphelinats catholiques ou chez des particuliers, étudiants venus au secours de camarades juifs exclus des lycées ou de l'université, vivres et explosifs introduits à Maidanek et dans le ghetto de Varsovie par des résistants, etc. Les chiffres ne sont pas négligeables : en 1943, 15 000 juifs cachés rien qu'à Varsovie, ce qui représente plus de 60 000 Polonais non juifs risquant leur vie, et dans les maquis la présence de plus de 2 000 juifs.

Il est impossible de ne pas tenir compte d'un tel document dont nous regrettons de n'avoir pu parler qu'aujourd'hui.

Section Loiret-Centre

Le 8 mai, au cours du voyage U.S.A. organisé chaque année par les Anciens Combattants, notre compagne Suzanne Bérault a eu l'honneur de déposer, avec son mari, lui-même déporté de la Résistance, la première gerbe au cimetière d'Arlington — cérémonie toujours émouvante en présence des autorités civiles et militaires, américaines et françaises. Invités ensuite à la réception donnée à l'Ambassade de France, ils ont évoqué des "memories" en grande amitié.

Souvenir et Paix : quel beau message.

Le 22 octobre, alors que les rives du Loiret prenaient leur parure d'automne seize compagnes A.D.I.R., parisiennes, tourangelles et orléanaises se retrouvaient pour déjeuner avec le même plaisir d'être ensemble — une reposante promenade en bateau-mouche sur notre séduisante rivière nous confirme une fois encore que ces rencontres nous sont nécessaires car réconfortantes — promesse faite de nous réunir au printemps !

Le musée de la Résistance et de la Déportation à Lorris (forêt d'Orléans) est en marche mais l'inauguration ne pourra se faire qu'aux beaux jours, notre section y prend part activement.

Yvette Kohler.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le vendredi 11 mars 1988 à 9 h 30

6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris (métro Ségur)

Judi 10 mars à 16 heures :

Réunion des déléguées, 241, bd St-Germain, puis dîner à la Maison des Polytechniciens.

Vendredi 11 mars à 9 h 30 :

En raison de la rencontre interrégionale des 30 septembre et 1^{er} octobre 1988, c'est une assemblée générale ordinaire qui nous réunira l'année prochaine, suivie d'un déjeuner à la Maison des Polytechniciens.

A l'issue de ce déjeuner et pour celles qui le désireront, une visite du Musée de la Légion

d'honneur sera organisée pour laquelle il y a lieu de s'inscrire dès maintenant. En outre, les bureaux du Bd St Germain seront ouverts pour celles qui souhaitent se reposer jusqu'à la cérémonie traditionnelle à l'Arc de Triomphe à 18 h 30. Le transport sera assuré par des autobus au départ du Bd St Germain.

Le prix du repas et des transports vous sera communiqué dans notre prochain bulletin.

ELECTIONS

Les membres sortants cette année sont : M^{mes} Maguy Degorge, Gabrielle Ferrières,

Christiane Reme, Maggie Saunier, Cécile Troller.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1988 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. Paris 5.266-06 D.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Florent, petit-fils de notre camarade Lise Pastor, le 2 octobre à Clermont-Ferrand.

MARIAGE

Françoise, fille de notre camarade Marie-Thérèse Couillaud, a épousé Olivier Petit.

DÉCÈS

Notre camarade Germaine Amiot, de Paris, est décédée le 4 octobre 1987.

Notre camarade Marguerite Billard, de Paris, est décédée le 19 septembre 1987.

Notre camarade Geneviève Dupont, née Favre, est décédée le 14 mars 1987.

Notre camarade Marguerite François, de Nice est décédée en octobre 1987.

Notre camarade Yolande Lagrave, de Bordeaux, est décédée en juillet dernier.

Notre camarade Yvonne Lemoire, de Sablé-sur-Sarthe, a perdu son mari, ancien déporté, le 17 octobre 1987.

Notre camarade Françoise Archippe, de Montauban, a perdu son fils, Pierre, le 15 octobre 1987, à Toulon.

Notre camarade Carmen Wonner, d'Hagondange, a perdu son mari cet été.

Notre camarade Etienne Dupoux, de Guéméné-Penfao, est décédée le 17 octobre 1987.

Notre camarade Annick Le Bert, de Cesson-Sévigné, est décédée le 29 novembre 1987.

* * *

Nous avons appris avec regret la mort du colonel Charles Arnoult, grand-croix de la Légion d'honneur, président de l'Amicale des Anciens de Dachau.

Fils, frère et père de soldats, combattant des deux guerres, le colonel Arnoult avait fait toute sa carrière dans les chars. Son père fut tué en octobre 1914, son frère en 1944, et son fils fut grièvement blessé en Algérie.

Après l'armistice de 1940, n'ayant pu réussir à gagner Londres, il se lança dans le combat clandestin. Agent du réseau Mithridate et SMTRTR, il fut chargé d'organiser les maquis de la région C, des parachutages dans l'Est et de la liaison avec les parachutistes britanniques du 2^e S.A.S.

Fait prisonnier le 7 septembre 1944 au cours d'un combat avec les S.S., il fut condamné à mort et envoyé à Schirmeck, puis à Gaggenu et enfin à Dachau.

Après son retour, ce grand soldat exerça des commandements en Allemagne, en Algérie et en Tunisie.

Daisy Thorel

Nous avons appris avec peine la mort de Madame Daisy Thorel qui a été, depuis notre retour, une amie et une bienfaitrice. Elle a créé, en effet, dès juin 1945, avec Madame Suter-Morax, un Comité d'aide en Suisse pour l'A.D.I.R. Grâce à des dons grands et petits, une dizaine de maisons de repos étaient ouvertes dès l'été 1945. Cinq cents, environ, de nos camarades y ont effectué des séjours de convalescence allant de un mois à plusieurs années.

Déléguée générale, Daisy Thorel s'est dépensée généreusement pour animer des sous-comités chargés de recueillir des fonds à travers toute la Suisse, pour choisir les maisons et le personnel nécessaire, accueillir les déportées, etc. Mère elle-même d'un déporté, elle a accompli sa tâche avec autant de cœur que d'efficacité. Notre amie a ensuite créé un village d'enfants en Haute-Savoie. Pour toutes ces activités, elle avait été décorée de la Légion d'honneur et m'avait demandé de lui remettre sa décoration.

Nos camarades de la section Suisse l'ont vue souvent à leurs réunions et elle suivait attentivement la vie de notre association qui lui doit beaucoup.

Geneviève de Gaulle Anthoinz

Secrétariat social

A celles de nos camarades qui ignoreraient encore la possibilité pour elles de bénéficier de l'exonération partielle de leurs cotisations de sécurité sociale concernant leur employée de maison, nous rappelons que cette mesure s'applique aux personnes titulaires :

— Soit d'une pension allouée aux militaires invalides au titre L. 2 du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre sous réserve d'avoir plus de 60 ans,

— Soit de l'allocation compensatrice pour tierce personne sans condition d'âge.

— Soit d'une majoration pour tierce personne servie au titre de l'article L. 18 du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre sans condition d'âge.

Dans la limite de 6 000 francs par trimestre, l'exonération concerne les cotisations d'assurance maladie et d'assurance vieillesse ; les cotisations de retraite complémentaire (IRCM) et d'assurance chômage (ASSEDIC) restent intégralement dues.

Pour bénéficier de l'exonération, une demande doit être adressée à l'U.R.S.S.A.F. compétente qui vous notifiera sa décision.

Secrétariat de l'A.D.I.R.

Une erreur s'est glissée concernant l'horaire de présence de M^{lle} Josiane Chavialle, notre secrétaire, qui est présente tous les matins de 9 h à 13 h du lundi au vendredi et également le mardi de 14 h à 18 h, le mercredi de 14 h à 16 h et le jeudi de 14 h à 18 h.

Messenger de la paix

Le Comité international de Ravensbrück a reçu le titre de Messenger de la Paix, une distinction spéciale attribuée par l'O.N.U. aux organisations ayant "contribué pour une part importante et concrète" au programme de l'Année internationale de la Paix.

Sur la demande de Rose Guérin, présidente du Comité international, Cécile Lesieur est allée recevoir ce diplôme à New York, au Quartier général de l'O.N.U. lors d'une cérémonie qui a eu lieu le 15 septembre dernier, Journée internationale de la Paix.

La veille, une soixantaine d'organisations s'étaient réunies pour échanger leurs idées concernant l'action à mener en faveur de la paix dans le monde.

Il y eut des initiatives audacieuses, en particulier de femmes universitaires. Après la remise des diplômes, on visita une belle exposition de dessins d'enfants de tous les pays.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement à la

Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6